

Hartmut ROSA
ACCÉLÉRONS LA RÉSONANCE !
POUR UNE ÉDUCATION EN ANTHROPOCÈNE
Entretiens avec Nathanaël Wallenhorst
Le Pommier, Paris, 2022

La prédiction que je faisais à la fin de ma « lecture » de *Résonance*¹ se trouve donc infirmée par cette publication. Ce n'est pas un volumineux ouvrage qui paraît, mais au contraire un court texte, fruit d'une interview.

On y retrouve l'essentiel des thèses d'Hartmut Rosa : la résonance, c'est l'écoute du monde, c'est l'ouverture à l'altérité. Elle permettrait d'accéder à une « vie bonne ». Inutile de vouloir ralentir le mouvement d'accélération que le monde capitaliste nous impose², accélérons la résonance ! Et pour que chacun puisse s'ouvrir aux autres, garantissons, par un revenu minimum universel, cette disponibilité. Comment, en effet, si l'on est dans la (lutte pour sa) survie, s'ouvrir en confiance ? Pour cela, dans le système actuel, chacun s'use, affirme Rosa, à développer un quadruple capital, « économique, culturel, social et physique » (p 17).

Mais le revenu universel ne répond qu'à ce premier capital ; et encore, puisqu'il se révélera toujours insuffisant et qu'il risque fort de se heurter aux données culturelles et sociales que chacun ne peut pas ne pas posséder, chaque humain étant nécessairement né dans la culture d'un groupe d'appartenance, de même que son capital « physique » lui a été en partie attribué à la naissance, bon ou/et mauvais, à charge pour lui de faire avec au mieux.

Peut-on suivre H. Rosa quand il affirme qu'« *il s'agit au contraire /de l'accélération/ de rendre de nouveau le monde capable de parler* » (p 28) ? La nature, qu'il ne cesse de distinguer de la culture, reprenant là une distinction très discutée et discutable, a toujours été capable de parler. Et elle « parle » de plus en plus fort à coups (coûts ?) de tornades, d'inondations, de sécheresses, et de catastrophes diverses... Mais parler n'implique pas d'être entendu, et encore moins compris, puisque toute parole doit être interprétée, ne peut qu'être interprétée, justement à travers ce capital social et culturel dont chacun est pourvu.

Si « *La résonance est à l'œuvre lorsqu'il y a rencontre avec un autre* » (p 34), alors, il y a toujours résonance. Mais comme notre auteur limite sa conception de la résonance à la « bonne » résonance, il se trouve bien démuné quand l'écoute est partielle, partielle, de mauvaise foi, ou, ce qui est la même chose, d'une foi inébranlable. Le désir de vengeance en réponse à une agression est, par exemple, une résonance « naturelle », immédiate, et pourtant dangereuse. La peur s'impose aussi souvent avec évidence, ce qui ne l'empêche pas d'être parfois mauvaise conseillère...

Sa conception de la résonance, tronquée, moralisante, mène à des pistes impraticables. Ainsi, H. Rosa peut affirmer à son propos, (page 38) ; « *Premièrement, la résonance prend du temps* ». C'est évidemment faux : l'émotion est immédiate, ce qui prend du temps c'est son intégration, son élaboration, son utilisation, « *Deuxièmement, on ne sait pas ce qu'il en ressortira* ». Ce qui est vrai justement à cause de son erreur sur le premier point, et « *troisièmement, il faut être prêt à se rendre vulnérable, fragile...* » comme si, justement, la lutte pour la sécurité ou l'affirmation d'un pouvoir, n'étaient pas les marques-mêmes de cette fragilité, ambivalence fondamentale et constitutive de l'humaine condition ?

Si l'on peut être d'accord avec lui sur le fait que « *perte de soi et perte du monde sont intimement liées* » (p 40) et que « *nous apprenons à évoluer dans un monde*

¹ Cf. la lecture n°162 d'août 2020 de *Résonance. Une sociologie de la relation au monde* Éditions la découverte, Paris, 2018

² *Accélération* que H. Rosa dénonçait dans son précédent ouvrage, *Accélération : une critique sociale du temps*, Paris, [La Découverte](#), 2010

chosifié et à ne plus laisser les choses parvenir à nous » (p 41)³, il me semble qu'il oublie que notre capacité à supporter des stimuli est limitée, et que nous vivons dans un univers d'informations à la fois élargi et épuisant. Trop de stimuli fatigue et finalement éteint notre sensibilité. Ou, puisque nous avons besoin de sensations pour se sentir exister, ce *trop* la réduit à une passion triste unique, la haine de ce monde étant la plus simple, la plus stable, la plus facilement mobilisable.

Nier le réel (la « nature » ?), nous le faisons tous puisqu'à travers nos sens nous n'avons accès qu'à une partie de ce réel. Et Rosa aussi quand il affirme que « *ce que nous octroyons à ces personnes bénéficiant du système social, c'est une aumône. Nous leur signalons qu'ils ne sont pas compétitifs, qu'ils n'ont pas de place dans l'ordre social. Ils n'ont pas de position dans cette société, n'ont pas de statut social...* »⁴ etc. Cette accumulation de *ne...pas* interdit de voir justement quel statut cela leur donne. Et il ne suffira pas d'un revenu universel (le même pour tous sur toute la planète ?) pour instituer une égalité citoyenne mondiale. Rosa devrait relire le texte de Simmel sur les pauvres⁵, autrement subtil et complexe.

C'est seulement à la dernière page que l'on voit apparaître timidement la question de l'action à engager « *Pour ma part, je pense – même si j'ai bien conscience qu'il ne s'agit pas d'une réponse parfaite⁶ – que nous devons d'abord écouter. Ensuite, mais seulement à partir de l'attention que nous parviendrions à accorder à la présence de l'autre, nous pourrions essayer d'apporter des réponses circonstanciées et expérimenter de nouvelles formes de vivre-ensemble.* » (p 62). Reste à tenir compte du fait qu'écouter ne suffit pas pour entendre, et qu'on ne peut entendre que ce qui est déjà, au moins un peu, en nous. Tout dialogue présuppose un certain degré de surdité. Et le premier pas vers une écoute plus ouverte, c'est peut-être l'acceptation que nous n'avons qu'une compréhension limitée. D'autre part, si chacun veut être écouté, il n'est pas si évident qu'il soit prêt à écouter...

Présupposer une écoute bienveillante, accueillante, ouverte à tout « le monde », ce qui, soulignons-le au passage, est l'attitude recommandée aux thérapeutes, ne peut se contenter d'être une prescription normative. C'est le résultat d'un travail d'accueil des émotions qu'on dit à tort négatives et des passions qualifiées à tort de « tristes » depuis Spinoza.

On ne devrait pas parler de résonance à partir d'une position idéaliste, en esquivant la difficile question de ces émotions dérangeantes et potentiellement destructrices, mais toujours vécues comme des réactions justifiées à une injustice perçue et ressentie. D'où sans doute le succès de l'indignation, si facilement mobilisable.

³ Ce que complète Martin Buber quand il parle de la relation je-cela qui transforme aussi l'homme en objet à ne voir les autres que comme des choses. Cf. Buber M. *Le Je et le Tu*. 1923), trad. Geneviève Bianquis, préfaces [Gabriel Marcel](#), [Gaston Bachelard](#), Aubier-Montaigne, 1996, ou Nouvelle édition avec une présentation de Robert Misrahi, 2012

⁴ C'est moi qui souligne ces multiples négations...

⁵ Georg Simmel. *Le pauvre*. Traduction et présentation de Laure Cahen-Maurel, Éditions Allia, 2009

⁶ Comme si une réponse « parfaite », satisfaisant tout le monde, sans prix à payer, était possible. L'idée même de dialogue contient la conviction qu'une solution (toujours imparfaite, ce qui ne l'empêchera pas d'être « suffisamment satisfaisante » pour paraphraser Winnicott) ne peut naître que de l'échange de points de vue différents, et même opposés. Cette simple incise, en passant, me semble illustrer la difficulté d'Harmut Rosa à entrer en résonance avec la complexité du monde... mais, heureusement, il en est « *bien conscient* »... On ne peut demander à personne d'être conscient de son inconscient...